

SARA OSWALD « BIVOUAC »

**Sara Oswald, compositions, violoncelle, voix, piano, wurlitzer
SOLO**

Crédits :

Patrice Moret co-arrangements, oreille extérieure

Marcin de Morsier Aide à la conception

Franz Treichler, co-composition et guitare

Julian Sartorius, co-composition et batterie

Après avoir joué pour The Young Gods, Sophie Hunger et Pascal Auberson, la violoncelliste-compositrice suisse Sara Oswald a sorti à l'automne 2022 son premier album solo, « Bivouac ». Elle en présente aujourd'hui les titres sur scène dans un spectacle live en hommage à la montagne. Plus que jamais, la musicienne y montre une approche du violoncelle résolument contemporaine, très pop dans l'intention, l'accompagnant tantôt de sa voix qui intervient en contrepoint ou sous forme de chanson, tantôt d'un piano aux ambiances cinématographiques et minérales.

Un spectacle profond, puissant, drôle et intérieur.

BIOGRAPHIE

A l'âge de 13 ans, ne sachant que faire entre l'équitation et rien, elle commence le violoncelle chez Diane Déglise puis Simon Zeller au Conservatoire de Fribourg, sa ville natale. Après le baccalauréat, elle entre dans la classe de Marc Jaermann à la HEM de Lausanne, où elle obtient le Bachelor en 2002.

Parallèlement, elle suit des cours de violoncelle baroque auprès de **Bruno Cocset**, à l'Escola Superior de Musica de Catalunya de Barcelone, puis à la Haute Ecole de Musique de Genève, où elle obtient un Postgrade en violoncelle baroque en 2008. Passionnée d'improvisation, elle rencontre **Popol Lavanchy**, contrebassiste, avec qui elle va étudier de nombreuses années. Elle est membre fondateur du quatuor à cordes **Barbouze de chez Fior** (de 2005 à 2015), avec lequel elle gagne le **Prix Culturel Musique 2015 du Canton de Vaud**.

Elle est notamment la violoncelliste de **Sophie Hunger** lors de sa tournée «The Danger of Light» (2012-2013), et collabore avec **The Young Gods**, **Pascal Auberson**, **Colin Vallon**, **Christophe Calpini**, **Patrice Moret**, **Julian Sartorius**, **Emilie Zoé**, **Laure Betris**, etc.

Par ailleurs, elle participe à des créations théâtrales, des performances et des installations artistiques avec **Eugénie Rebetez**, **Geneviève Pasquier** et **Nicolas Rossier** («Les Acteurs de bonne foi» 2015 et 2018), **Yvette Théraulaz** (Histoires d'Elles, 2008-2009), **"Rêverie"**, performance musicale d'une durée de 8 heures écrite par **Colin Vallon** et **Sara Oswald**, **"Schöne Berge"** (exposition sur la montagne, Musée Alpin Berne, sur un texte d'**Antoine Jaccoud**, avec Bertrand Siffert), etc.

Elle signe la musique du film de **Stéphane Goël "Insulaire"** en 2018, **"Garçonnières"** de **Céline Pernet** en 2022, ainsi que la musique du documentaire réalisé par **Benoît Aymon** et **Pierre-Antoine Hiroz "Waow, les abysses d'une légende"**, pour **Passe-moi les jumelles**, puis **"La Corse, au fil du hasard"**, pour les Docs RTS en 2021. Depuis lors, elle compose régulièrement pour le cinéma et la télévision.

En septembre 2017, elle crée son premier spectacle **SOLO**, avec des pièces composées sur mesure par elle-même. Ce solo reçoit un magnifique accueil, et beaucoup de lieux ont programmé ce projet: Le Bourg (Lausanne), La Spirale (Fribourg), La Ferme Asile (Sion), Bee Flat (Berne), Festival de la Cité (Lausanne), l'Echandole (Yverdon), Temple de Nyon (programmation de l'Amalgame), Live in Vevey.

En octobre 2022 sortira un album de son second SOLO, et une tournée suivra ! Dates à suivre...

Elle enseigne l'improvisation libre, et, ne craignant pas les infidélités au violoncelle, elle fait vibrer avec joie sa corde de multi-instrumentiste.

«Le vinyle est un risque que j'assume»

MUSIQUE Sara Oswald, violoncelliste et exploratrice musicale passionnée, présente «Bivouac», un premier album intime après des années de travail dans des groupes et une période de concerts virtuels en solo

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

Sara Oswald se niche sur les hauteurs de Leysin, dans un petit chalet isolé à la vue imprenable sur les montagnes, Le Grand Muveran, les Dents de Morcles, le sommet des Diablerets, les Dents du Midi, le Chamossaire... Il y a pire compagnie pour s'inspirer!

On l'attrape aux heures matinales, sur ordinateur. Malgré l'invitation dans son nid d'aigle, une rencontre virtuelle aura la préférence pour une fois – plus pratique, plus souple, moins polluante... Cela répond aussi à une pratique de la violoncelliste, rapidement devenue virale pendant la pandémie: ses concerts partagés sur écran, d'un salon à l'autre. Une forme originale d'intimité. Rapide visite des lieux et du panorama champêtre et montagnard, mug de thé chaud et grand sourire: me voilà chaleureusement accueillie sur laptop.

Un mot revient souvent dans la bouche de la petite (c'est elle qui le rappelle régulièrement) brune aux cheveux courts et aux bras tatoués: rencontres. Si sa vie ne se résume pas qu'à ça, elle en est puissamment imprégnée. Le violoncelle, croisé presque par hasard, elle l'a approvisé après le piano, avant que le gros instrument à archet ne devienne son compagnon prioritaire d'exploration.

La polymusicienne, aussi pianiste, chanteuse et compositrice, a fait ses gammes modernes auprès de Pascal Auberson, Julian Sartorius, Sophie Hunger ou des Young Gods. Son quatuor féminin Barbouze de chez Fior a encore assis sa réputation de joueuse exploratrice. Mais c'est à la musique classique que Sara Oswald doit l'épanouissement de ses talents.

Comment êtes-vous passée du baroque et du grand répertoire au jazz-rock? Au fil de rencontres et de coups de cœur. Je suis quelqu'un de foncièrement affectif et je fonctionne aux affinités. L'apprentissage, la discipline et la rigueur que j'ai subis adolescente au Conservatoire de Fribourg m'ont poussée à m'enlever à Lausanne puis à Genève où j'ai avancé avec des professeurs que j'ai adorés.

La musique est votre terrain depuis toujours? J'ai grandi dans un univers culturellement riche, avec des parents très mélomanes. Je baignais dans Bach, Beethoven, comme les Beatles, Barbara ou Breil. Mon père, professeur de latin, de grec et d'histoire ancienne, et ma mère, psychologue pour enfants, étaient des passionnés de culture. Avec mon frère, ils nous emmenaient au théâtre et aux concerts. Je me souviens de voyages liés à l'histoire et à l'art, à Avignon notamment. J'ai joué du piano dès mes 6 ans et j'adorais ça. Mais à l'adolescence, j'ai eu envie d'apprendre un autre instrument pour pouvoir jouer en groupe et partager la musique avec d'autres.

Pourquoi le violoncelle? En fait, je me suis retrouvée dans la salle d'une professeure hyper-sympa que je ne connaissais pas et qui avait affiché au mur un poster de Pink Floyd. J'ai été fascinée par les couleurs de l'image et le caractère de la femme. Je pense que si elle avait été professeure de tuba, j'aurais choisi le tuba!

CRITIQUE

«Bivouac», comme un rêve de pureté

Treize titres et autant d'ambiances invitent à planer. Inspiré par la montagne, «Bivouac» mène vers les hauteurs aériennes. Ou le fond des mers... L'air, le souffle, la respiration, l'écho y tiennent une part primordiale. Mais parfois, les vols célestes peuvent rappeler l'apesanteur de l'océan, avec les chants de baleines qui la peuplent.

Autant dire que l'imagination est convoquée pour ce premier voyage discographique en solitaire. Dans «Autrans», qui ouvre et signe l'album, le violoncelle se dérobe avec une mélodie doublée à bouche fermée, samplée sur les



Sara Oswald: «Quand j'ai choisi le violoncelle, j'ai très vite eu le sentiment que je pourrais le détourner de ses fonctions premières.» (7 SEPTEMBRE 2018/PRUNE SIMON-VERMOT)

Toute mon histoire est liée à des rencontres. J'entre en connexion avec des étres plutôt que des instruments ou des styles. L'aspect physique compte aussi beaucoup. Quand j'ai senti les vibrations du violoncelle traverser mon corps en le prenant dans mes bras, ça a été comme un flash. C'était à Berne en allant choisir un «trois quarts» (elle rappelle sa petite taille). J'ai su instantanément que ce serait une grande histoire. J'ai passé mon bachelors à la HEMU de Lausanne dix ans plus tard. Et j'ai eu très vite le sentiment que cet instrument me permettrait des explorations sonores, et que je pourrais le détourner de ses fonctions premières.

Et le baroque? A 17 ans, j'assistais à un concert du festival de musique sacrée de Fribourg. J'y entends le violoncelliste Bruno Coesel. Je tombe sous le charme et veux instantanément travailler avec lui. Là encore, c'est comme une rencontre amoureuse. J'y vais au culot après seulement trois ans de pratique. D'habitude, on commence plus tôt, vers 10 ans. Je me sentais attardée. Mais je l'ai rencontré puis suivi à Paris, Barcelone

et Vincent Munier («Panthère»), et une berceuse finale pour la douceur («Nina»). Mais le titre qui attendrit, c'est «Islande». Non parce que c'est le seul morceau avec paroles, qui raconte en islandais l'envie de visiter le pays en indiquant son numéro de portable à la fin (comme un autre précédent titre en japonais), mais parce que la voix y est fine, enfantine et claire comme un rêve de pureté posé sur des accords nostalgiques de piano. ■ 5/10.

Comment êtes-vous venue à d'autres mondes musicaux après un parcours si traditionnel? Je me souviens du bédéiste Casey, qui disait avoir envie de dessiner les BD qu'il aimerait lire. J'avais exactement le même besoin sur le plan musical. A la suite de différentes rencontres, je me suis faufilée dans d'autres genres musicaux. Le travail et la vie d'orchestre, puis d'équipe, me portaient. La tournée de deux ans avec Sophie Hunger a été déterminante. Et mes dix ans de Barbouze ont représenté une expérience puissante, comme la création de musiques de films. Composer et créer des univers nouveaux est devenu une nécessité.

Le covid a joué un rôle important... Quand tout s'est arrêté d'un coup, comme pour tous les artistes indépendants, ça a été abyssal. Mais ça m'a permis de rebondir. J'ai cherché un moyen de nouer d'autres relations musicales pour rester en contact

avec le public. J'ai lancé des mini-concerts Skype sur écrans partagés à prix libre. L'envoi de la bande-son après la prestation offrait un souvenir de qualité que l'iPhone ou l'ordinateur ne permettent pas. J'ai été étonnée de l'engouement des gens. Plus tard, j'ai été à domicile avec des concerts de salon, à moins de quatre personnes. Puis quand les mesures sanitaires se sont encore assouplies, pour de plus grands groupes, dans des lieux divers. C'est une belle aventure que je continue de mener de temps en temps.

Et voici votre premier enregistrement en solo... Un premier disque, c'est une étape énorme. Et en solitaire, c'est une façon de me retrouver, d'aller à mes propres sources. De m'accompagner moi-même, bien que je sois entourée sur deux morceaux de Franz Treichler des Young Gods et du batteur Julian Sartorius.

Pourquoi sur vinyle et sur les plateformes, et non sur CD? Vous n'avez pas peur de perdre un public? C'est un risque que j'assume. Le vinyle, ce n'est pas une question de mode, pour moi. C'est la volonté de m'ancrer dans un geste artisanal. Et les plateformes, cela permet aussi d'acheter séparément les titres qui plaisent le plus. Mais aussi l'ensemble!...

Pourquoi «Bivouac»? Parce que le bivouac représente la liberté de mouvement et un lieu de refuge éphémère, où reprendre pied et souffler après une ascension. C'est indispensable pour moi car j'ai besoin de silence, de nature et d'espace. Le rythme des pieds, la respiration, la beauté tant visuelle que sonore m'inspirent. Et j'ai la chance de pouvoir emmener avec moi mon violoncelle, qui est à la fois un instrument assez important pour arpenter des territoires musicaux variés, mais pas trop lourd pour être transporté dans des endroits incroyables.

Votre aventure la plus remarquable? La grande traversée jusqu'à la mer pour mes 40 ans; 600 km en trente-cinq jours. C'est en voyant le *Passe-moi les jumelles* de Benoît Aymon que j'en ai eu envie. Je l'ai appelé pour avoir des conseils et, avec le temps, nous sommes devenus amis. J'ai composé pour son festival des Diablerets, et il m'a filmée sur le sentier, avec mon violoncelle, dans un reportage sur le grand GR de la Corse. Ces moments ne s'oublient pas.

C'est à lui que vous avez confié l'image de «Bivouac»? Oui, j'aime beaucoup ses photos. Et celle que j'ai choisie représente magnifiquement l'espace que j'aime en montagne. ■

INTERVIEW

PUBLICITE

endor

Anna Prohaska, soprano
Nicolas Altstaedt, violoncelle
Francesco Corti, claviers

Ve 28 oct 2022
19h45
Salle de musique
La Chaux-de-Fonds
www.musives.ch

PERSPÉCTIVES MUSIQUES

Anna Prohaska © Heidi Hoffmann

28.10.2022
- 05.02.2023

A A a a

CHAIR
and
YOU

mudac Julius Bär Fondation Musée Baroque-Hautler 10

Sara Oswald, première de cordée

Musique

La violoncelliste vaudoise promène son instrument au gré de ses inspirations alpestres. En résulte un beau disque aux reliefs multiples et puissants.

Sara Oswald a les épaules solides. Ce n'est pas seulement son violoncelle qu'elle emporte dans la montagne, à l'aide d'un astucieux «coffre sac à dos» confectionné par un ami afin que son instrument fétiche l'accompagne dans ses pégrinations en altitude. Elle entraîne également avec elle son public le long des chemins de pierre et des sentiers herbeux, lui offrant en partage son inspiration boisée et minérale. Elle ne lui épargne aucun sentiment du voyage - procession hypnotique sous les frondaisons odorantes, angoisse de l'orage qui gronde, percées lumineuses avec, parvenu au sommet, ce sentiment de liberté incompressible.

Ces souvenirs diffus, ces touches impressionnistes empruntées au temps et à la nature composent les treize chansons de son nouveau disque. Des étapes, en fait, pour un album très justement baptisé «Bivouac», né comme dans un trek d'endurance. «Beaucoup de chansons ont été créées durant le Covid, depuis le chalet où je réside à Leysin. J'avais cette envie d'habiter en montagne depuis longtemps, le hasard a voulu que j'y déménage au début de la pandémie.»

Cette dernière a épuisé les nerfs de la musicienne professionnelle, formée au Conservatoire de Lausanne, qui n'a pas mâché sa colère, sur les réseaux sociaux, devant l'inertie parfois hypocrite des aides publiques aux musiciens. «Pour positiver, je préfère retenir de cette période les amis qui sont venus me voir au chalet pour jouer avec moi et les concerts par Skype qui m'ont permis de rester au contact du public quand tout était fermé.»

Est-ce le temps apporté à sa confection, la liste d'invités qui ont partagé leur talent (Franz Treichler,

Émilie Zoé, Julian Sartorius, Patrice Moret) ou la diversité des paysages alpins que la Fribourgeoise de naissance affectionne depuis qu'elle rejoignit, ado, un club de montagne? «Bivouac» résonne d'une variété étonnante de reliefs et de couleurs, bien loin des clichés scolaires du «disque de violoncelle». «J'ai voulu faire un disque pop. Enfin, disons que je voulais surtout éviter de rester figée dans une image du violoncelle que je déteste, celle de l'instrument triste et solennel ou, pire, de l'ornement gentillet pour quatuor féminin à qui l'on demande de faire des nappes de cordes dans un coin de la scène.»

Seule en scène

Au contraire, Sara Oswald se présente seule face au public, choisit des concerts intimes et un format qui l'oblige à une invention permanente. «J'ai joué de tous les instruments sur le disque - piano, guitares, basses, voix, etc. En live, je lance quelques pistes sur ordinateur et certaines chansons sont adaptées à des formes plus ouvertes, mais il était important pour moi de jouer seule sur scène.»

Commencé à l'âge de 13 ans, le compagnonnage avec son violoncelle autorise la musicienne à une osmose troublante. Trente et un ans plus tard, elle continue d'apprendre de cet instrument qu'elle empoigne ou caresse au quotidien - et qu'elle n'a pas hésité à embarquer dans une randonnée en Corse ou dans une cabane de montagne pour y donner un concert. Piolet dans une main, archet dans l'autre, Sara Oswald a eu le bon goût de ne pas choisir entre ses deux passions. Au contraire, elle a trouvé une ligne de crête, là-haut vers les sommets, sur laquelle elle avance avec une joyeuse audace.

François Barras

Vernissage de «Bivouac» à Renens, Ferme des Tilleuls, ve 7 oct. (20 h).
Précédé d'une visite guidée de l'exposition *MATERIA* (19 h).
En concert également à Nyon, Usine à Gaz, le 28 oct.



Sara Oswald, nature. Dans «l'étui de voyage» confectionné pour la randonnée: son violoncelle. P. MORET

La violoncelliste Sara Oswald vernit son premier album solo ce week-end à La Spirale

Un bivouac réconfortant

« TAMARA BONGARD

Fribourg » Certes la montagne a joué un grand rôle dans *Bivouac*, le premier album solo de Sara Oswald. Ses paysages imprègnent sa musique, comme la nature en général. Mais la musicienne fribourgeoise ne veut pas emmener de force les auditeurs sur les sommets de ses sonorités: elle leur laisse la liberté de les vivre comme ils l'entendent. Ils choisiront ainsi ce que leur inspireront les concerts de samedi et dimanche donnés par la violoncelliste à La Spirale, à Fribourg. C'est un vernissage dans son canton d'origine, placé en tout début de sa tournée.

Il y a quelque chose d'indompté dans ces créations qui galopent puissamment autour du violoncelle, riche d'une palette d'émotions dont on ne le savait pas capable. Il y a quelque chose de méditatif dans ce voyage principalement instrumental. Peu importe ce qu'on y voit, difficile d'en ignorer la splendeur. «La musique vient de quelque chose de très profond en moi et que je retranscris», confie Sara Oswald pour expliquer la manière dont elle donne vie à ses sonorités.

Appel en islandais

Sur cet opus, elle accueille quelques compagnons musiciens de haut vol. Franz Treichler, Julian Sartorius et Patrice Moret. Elle joue également du piano, un instrument qu'elle pratiquait avant que le violoncelle ne prenne tout l'es-



Sara Oswald sera seule sur scène pour présenter *Bivouac*. Charly Rappo

pace et qu'elle utilise souvent pour la composition. Cette amoureuse des beautés vocales, empreinte de la culture chorale fribourgeoise, joue aussi de sa voix, chante même – et c'est plutôt étonnant – en islandais.

Les sonorités sifflantes de cet idiome nordique font prendre le large à sa musique. On pense à un poème sur des merveilles éruptives ou sur la petitesse de l'homme face à la nature. Pas du tout, la violoncelliste a choisi quelque chose de beaucoup plus amusant à offrir, qu'elle avait déjà fait précédemment en japonais. Elle disait alors dans la langue de Murakami que si l'auditeur comprenait ce qu'elle racontait et qu'il aimait sa musique, il pouvait l'inviter sur l'archipel pour y jouer. Cet appel n'avait pas trouvé d'écho. Elle réitère donc cette petite annonce en islandais, tentant cette fois de jouer en Europe du Nord. C'est une amie qui a traduit ce texte appris phonétiquement, très lentement, pour se mettre en bouche ces sons si peu familiers.

«J'ai voulu utiliser la voix comme un instrument», explique Sara Oswald, qui apprécie le décalage entre la gravité associée habituellement au violoncelle et son envie d'alléger l'atmosphère, de désacraliser cet instrument, d'inviter tout le monde autour de son feu

comme si elle allait y gratter une guitare.

Sur scène, elle est seule pour recréer les multiples strates de son opus. On l'imagine en femme-orchestre. On pense que le léger bivouac se transformera en campement de base avec équipement high-tech. «Contrairement à mon premier spectacle solo en 2017, je voulais que tout soit à vue. J'ai un ordinateur sur scène et des pédales avec lesquelles je lance des sons. J'ai un piano à disposition et un nouveau violoncelle», note-t-elle.

La prestation est assez exigeante, avec du matériel à apprivoiser. «C'est assez intense.

J'ai beaucoup de choses à gérer en live: je dois allumer un ampli ou éteindre un micro, le déplacer... En fait, plus on est concentré sur ces machines, moins on a le temps de respirer la musique. Mais, paradoxalement, j'ai remarqué que plus je prenais le temps d'être à l'intérieur de la musique, plus cela la rendait vivante.» Malgré les nécessités techniques, elle ose s'asseoir un moment, fermer les yeux, se connecter aux sons, au public et pas seulement aux engins électriques. Une halte pour ne pas oublier d'apprécier, pour puiser des forces, comme un bivouac réconfortant. »

» Sa 20h30, di 17h Fribourg La Spirale.

«J'ai voulu utiliser la voix comme un instrument»

Sara Oswald



SARA OSWALD

Bivouac

Irascibe Music



Touché d'emblée par la délicatesse, on a tout de suite envie d'aller faire un bivouac avec Sara Oswald qui nous entonnerait cette douce mélodie qu'elle se risque à chanter phonétiquement en islandais ('Islande' le bien nommé). Celle qu'on connaît notamment grâce à plusieurs featuring dans des productions locales (The Young Gods, Sophie Hunger quand-même) et qui avait notamment créé Barbouze de chez Fior ose l'aventure solo. Un violoncelle qui attrape un piano et l'encercle avec douceur, des cordes qu'elle transforme en envolée distordue et dissonante ('Bivouac') et quelques chœurs incantatoires ('Autrans'). Une ode à la montagne paraît-il. On la croit volontiers tant ce violoncelle joyeux pourrait s'apprécier au pied d'un pic rocheux ('Daliva'), celui plus sobre de 'Panther' au détour d'une arrête tranchante. Le silence de la montagne cède face aux offrandes de la Lausannoise. Une ambiance mystique parcourt 'Bivouac' et nous berce dans une torpeur sans jamais nous endormir. Un piano jazzisant qui nous entraîne dans une méditation alpestre ('Picote'), un clavecin synthétique accompagné de la seule percussion de l'album ('Disco Squelette').

Le violoncelle se suffit pourtant souvent à lui-même sans autre habillage que lui-même avec ce son chaud et envoûtant comme sur cet 'Indian Summer' très épuré. Sara Oswald a osé et elle a bien fait. [JM]

www.saraoswald.ch

LE ROMANESQUE DANS LA VIE DE...

Sara Oswald

Après de nombreuses années passées en symbiose avec son violoncelle de jeunesse, la musicienne romande s'apprête à changer d'instrument. L'étape est émotionnelle et très symbolique.

Propos recueillis par **Noémie Guignard** - Photo **Sedrik Nemeth**

«**A** l'âge de 17 ans, je me retrouve au cœur du parc national du Mercantour, dans le sud de la France. J'y rencontre un luthier spécialisé dans la fabrication de violoncelles baroques, bien différente de celle des instruments modernes. Je découvre un artisan qui travaille de façon très naturelle. Il crée lui-même ses vernis, ses archets et même ses cordes, fabriquées à partir de boyaux de moutons de la région.

J'adore passer du temps dans cette vieille bergerie où il vit avec femme et enfant et où il faut chauffer sa chambre au poêle à bois. Le soir, on se retrouve dans la pièce commune pour regarder des films de Tarkovski projetés sur les murs. La liste d'attente est longue, il faut patienter cinq ans au moins pour obtenir un instrument. Mais j'ai la chance d'être envoyée par mon professeur avec un passe-droit.

Ce violoncelle m'accompagnera durant mes treize années de formation, à Paris, à Barcelone et à Genève. Ce sont des années intenses, trop intenses. Master en poche, j'arrive à saturation. Alors que j'adorais la musique baroque, j'ai besoin de m'ouvrir de nouveaux horizons. Je range mon violoncelle baroque sur une armoire et renoue avec mon



premier instrument, un violoncelle un peu ingrat mais que j'aime beaucoup. Un jour, un ami qui me rend visite se désole de voir le baroque prendre la poussière. Quinze années se sont écoulées. Une idée me poursuit, mais il me semble inimaginable que mon luthier, si puriste, accepte de transformer cet instrument en violoncelle moderne. Je me dis que je dois le faire picoler, j'ai le trac.

L'occasion se présente alors que mon ancien professeur donne un concert chez cet artisan, désormais installé dans la Drôme. Ce soir-là, l'ambiance est très joyeuse, on rit, on fête les retrouvailles. Je finis par oser lui parler de la transformation de mon violoncelle. Il me répond avec une évidence déconcertante: «Bien sûr!» Je me sens tellement émue.

Au moment de venir récupérer l'instrument pour l'emmener dans sa lutherie, on discute beaucoup. De notre rencontre il y a quinze ans. Du Mercantour. De la présence du loup qui hantait alors tous les esprits. De mon évolution musicale. De mes longues marches en montagne avec mon violoncelle. Mon luthier me propose d'appeler cet instrument «le loup» et d'y apposer un motif à la feuille d'or. Il s'obstine aussi à trouver des solutions pour alléger l'instrument, afin que je puisse atteindre plus facilement les cimes et des endroits insolites pour jouer ma musique.

Bien sûr, me séparer de mon violoncelle actuel sera lourd d'émotion, mais j'ai hâte de découvrir le son de ce nouvel instrument. Les premiers essais sont prévus cet été. Ce changement marquera une étape symbolique dans ma vie de musicienne. Ce violoncelle n'a que 20 ans, il est tout jeune et nous avons de belles histoires à vivre ensemble.» ●



Son nouvel album solo

Dans «Bivouac», Sara Oswald convie de nombreux artistes, dont Julian Sartorius, Franz Treichler et Patrice Moret. A découvrir les 30 septembre et 1^{er} octobre à l'Echandole, à Yverdon-les-Bains, et le 7 octobre à la Ferme des Tilleuls, à Renens.